

Le flutiau

POURRAT, Trésor des contes, VII, 38-46.

Il y avait une fois un petit berger qu'on appelait Glaudon, autrement dit Dodon. Il n'était pas plus grand que les broches; mais joyeux comme un chardonneret, vaillant comme l'abeille.

Chance encore pour lui d'être vaillant, joyeux. Il a perdu sa mère, le père s'est remarié, et la marâtre ne s'est pas montrée douce.

Trop souvent elle a fait déjeuner Dodon d'une mornifle, l'a fait dîner de deux, trois beignes et souper d'une demi-douzaine de coups de balai.

Un jour Dodon gardait ses cochons le long de la rivière. C'était dans la saison où les arbres sont en sève. L'air alors sent la fleur de saule, l'herbe verdoie sur les prés de pâquerettes, l'alouette est partout à l'essor. Dodon était comme l'alouette. Il chantait au temps clair malgré toute sa misère et malgré la marâtre.

D'un bout de saule, il en était ce jour-là à se faire un sifflet.

Tenant son couteau par la lame, il tapait doucement du manche sur l'écorce :

Sève, sève, peau du bois,

Et le reste de la chanson ...

Tout à coup, il vit venir à lui certaine figure d'homme. « Dodon, passe-moi la rivière. Tu seras bien payé. »

Or, les eaux étaient grosses, et elles n'étaient pas chaudes. Mais Dodon ne marchanda pas. Il chargea l'homme sur ses épaules, le porta à l'autre bord.

« Voilà, moi, je n'ai rien à te donner en paiement. Mais après moi en vient plus riche que moi, qui te paiera. »

Dodon ne voulut pas se mettre en peine.

Dans le moment, du reste, arrive une autre figure d'homme, qui demande aussi à se faire passer. « Tu seras bien payé, Dodon. »

Dodon le charge, le porte à l'autre bord.

Et il se voit payer de la même monnaie. Celui-là non plus n'avait rien en sa bourse. Mais un autre allait venir, un plus riche, et qui paierait, qui paierait bien.

De fait, Dodon n'avait pas fait son sifflet qu'un autre se présente. Une manière de velu avec un air de chèvre et de drôles d'yeux qui luisaient.

Dodon balança bien un peu, mais enfin, il le chargea sur ses épaules, et il entra dans l'eau.

Cet autre devint si long de jambes que ses pieds trempaient dans la rivière! Il allait s'allongeant, se faisait de plus en plus pesant.

C'était lui, pardi, c'était le drac. Souvent, les soirs, il prend la forme d'un mouton noir qui semblerait perdu; celui qui a la simplesse de le charger sur son col, croyant en faire son profit, sera bien puni, le convoiteux ! De plus en plus le mouton grossit, le mouton pèse. Jusqu'à ce que l'autre, à bout de forces, le pose à terre. Aussitôt ce mouton éclate, n'est plus que fumée, n'est plus que risée ...

Alors, du haut de l'arbre ou derrière le buisson, une voix se moque du nigaud par qui le drac a su se faire porter ...

On pourrait vous dire deux hommes dans un village près d'ici, qui ont porté le mouton. On jure qu'ils l'ont porté. Et un autre dans un village à l'autre bout de la commune ...

Mais revenons. Glaudon, donc passe le drac. Sous ce faix, il n'en pouvait plus. Cependant, si vaillant, il arrive à la rive. Le drac y prend pied, ricane, se retourne.

« Je n'ai pas d'argent à te donner, dit-il. Mais l'argent charge trop la vie. Ne te charge que de belle humeur. Lorsque j'ai paru, qu'est-ce que tu fabriquais, au milieu de ton pré, d'un couteau et d'une branche de saule?

- Je faisais un sifflet.

- Un sifflet? Même perçant à faire dégringoler les alouettes des nuées, ce ne serait rien encore. Jette-moi cette branche! Je te donne mon flutiau. Dès que tu en joueras, tout entrera en danse.

- Je ferai danser ma marâtre?

- Oui, ta marâtre! Quand elle voudra chanter trop fort, fais-la danser. Ou tes cochons, ou ce vol d'étourneaux, ou les tuiles du toit, tout ce qui te dira ... Tu n'auras qu'à porter ton idée là-dessus : et tu verras ce bal! »

Sur quoi le drac disparaît.

Dodon demeure là, le flutiau entre les doigts. Depuis l'hiver, c'était la première fois que ses cochons sortaient, et ils avaient tant de goût à manger l'herbe verte. Mais lui n'y regarde guère : il embouche son flutiau ...

Cela s'arrange de soi-même en musique enragée. Les cochons se dressent sur leurs pattes. Et les voilà comme les brindilles que la rivière charrie dans ses grosses eaux d'avril. Quand elles ne le voudraient pas, il leur faut s'enlever, au haut, puis au creux de ces ondes, suivre la force du courant. Et là c'était la force de la danse. Ces cochons! Les voir ainsi baller, virer, volter, sauter, ces grognants, ces ronchons, les voir en cette bourrée, oreilles battantes, et queue

tirebouchonnante ! De rire, Dodon en perdait le souffle, et il ne pouvait pourtant s'arrêter de souffler dans le flutiau. Quel bal il donnerait dès son retour à la maison!

Ha, tu la danseras, marâtre !

Par ma foi, tu la danseras !

En attendant, il prenait tant de plaisir à faire danser ses porcs qu'il ne savait plus faire cesse, pas plus que quand il montait dans le cerisier il ne savait s'arrêter de manger des cerises. Les pauvres cochons y suaient leur lard. De danse en danse ils devenaient si plats qu'on les aurait traversés d'une épingle ...

Mais soudain, dans les airs, revient le vol d'étourneaux. Il se pose sur la haie. Dodon a eu l'idée de les mettre aussi en branle.

Les voilà à sauter, sauter sur les buissons, sauter, mais follement, jusqu'à se faire embrocher, l'un l'autre par les épines ...

Dodon et son flutiau s'en donnaient à cœur-joie, lui tout transporté à l'idée de ce qu'on verrait tantôt, à la maison.

Ha, tu la danseras, marâtre,

Par ma foi, tu la danseras !

A ce moment passa le juge avec sa grande robe et son bonnet carré; il revenait de partager quelque héritage aux environs.

« Que fais-tu, galopin? Tu prends des oiseaux aux gluaux? Ou tu les tues à coups de cailloux? »

Ayant vu ces étourneaux morts, le juge s'est dit qu'ils feraient un bon souper. Il passe dans le buisson, commence de ramasser le gibier, de le fourrer en sa gibecière.

« Attends, petit vaurien! Avoir tué ces oiseaux! Je vais te faire mettre en prison, te faire jeter sur la paille!... »

« Ha, juge, se dit Glaudon, ha, tu me cherches, eh bien tu me trouveras! »

Dodon reporte le flutiau à sa bouche.

La musique a changé pour le vol d'étourneaux: elle change encore pour le juge. C'est un air endiablé, qui prend ce juge à plein corps; le voilà si bien lancé, relancé, balancé, que sa robe noire vole autour de sa carcasse. Et de droite, de gauche, à une branche, à l'autre, cette robe s'accroche, y reste par lambeaux. Le juge se voit en moins de rien dépenaillé comme un épouvantail, et plus démené qu'un pantin : tout tressautant, trépignant, glapissant, dans cette gigue au milieu des épines!

A ce moment sur le chemin, passe un potier, il conduisait en ville un chargement de vaisselle. Le juge l'appelle à son secours. Le potier s'empresse. Son fouet en main il arrive à la course. Il voit la diablerie, le drôle et son flutiau.

« Va toujours pour lui allonger quelques coups de fouet dans les jambes! On s'expliquera ensuite, si ça en vaut la peine! » Mais la volée du fouet, d'un saut, Dodon l'esquive. Du même saut, l'idée lui vient de faire danser la terraille, toute cette vaisselle.

Une autre fois encore, l'air change, la musique s'enrage d'autre façon.

Voilà les pots, les plats, les écuelles, les assiettes, les soupières, salières, saladiers, jattes, terrines qui sortent de la paille, volent hors de la charrette,

comme un essaim de frelons s'échappe de son nid. Et les voilà sur place voltigeant. Les uns contre les autres se choquant, se fracassant!

Le potier lâche son fouet; il y court. Et le voilà, lui, comme un homme que les frelons assaillent : dans ce vacarme et ce débris sous les tessons volant, le voilà le dos rond et la tête en ses bras, ne sachant plus où se jeter ...

Dodon, tout ragaillardisé d'aise, ramasse le fouet, rassemble ses cochons, sans plus se soucier du potier ni du juge.

Ha, tu la danseras, marâtre,

Par ma foi, tu la danseras!

Puis en grande assurance, - pour la première fois depuis le remariage de son père, - il reprend le chemin de la maison.

« Bonsoir, marâtre; j'ai grand faim, donnez-moi ma soupe et le reste.

- Grand avale-royaume, qui ne songe qu'à bâfrer! Si tu as faim, mange tes poings. »

Ah bon! c'est sur ce pied? Mais qui vivra verra.

Il mène ses cochons à l'écurie, les y enferme. Les pauvres cochons, cependant, mouraient de faim, plus encore que Dodon. Sitôt rebouclés dans leur loge, grognant, rongant la porte, ils se mettent à faire un tel train que la marâtre accourt.

« Hé bien! Ho, ces cochons! De si crânes bêtes! la fleur des cochons du pays! Comment les a-t-il arrangés, ce loup-garou! En quel état il les ramène! Ah! le brigand, l'enfant de loup! ah la canaille! »

Elle saute sur le balai.

« Messieurs de Dieu! Il faut que tu la dances! »

Ce fut elle qui la dansa.

Dodon et son flutiau s'y sont mis de tout leur sens. La bourrée des cochons, le rigodon des étourneaux, la gigue du juge, la gavotte du potier sous la vaisselle, n'étaient que menuets, au prix de cette courante. Les cotillons claquaient, tourbillonnaient, la marâtre bramait dans ce bal qui emportait, au milieu de la cour, le balai, les baquets, les fagots, la volaille!

Ha, tu la danseras, marâtre,

Par ma foi, tu la danseras!

Le père sort en hâte, le fléau à la main. Il veut se jeter sur Dodon. Mais il lui faut entrer dans cette farandole. Lui avec son fléau, elle avec son balai, les voilà vis-à-vis, lancés dans ce chassé-croisé à tourner comme des totons. Et tout en tournevirant, de ce qui lui restait de souffle, la marâtre criait :

« Faut le pendre, Dodon! Ce Dodon, faut le pendre! »

Arrive le juge qui reprenait à peine haleine, dans sa guenille noire:

« Je fais pendre Dodon! Dodon, je le fais pendre! »

Arrive le potier, couvert de pailles et d'éclats de terraille.

« Pendez-moi ce Dodon! Ce Dodon, qu'on le pende! » Arrivent les voisins, arrivent les valets; ils font main basse sur Dodon. A cent tours, comme un saucisson, ils le ficellent.

Et le juge sur-le-champ le juge, le condamne à être pendu.

On va chercher l'homme qui pendait. Il fait apporter une échelle, une corde; il fait amener Dodon sous la branche du gros ormeau ...

Il arrivait toujours du monde : des femmes qui faisaient leur bas, le savetier tout empoissé dans son tablier de cuir, des vieilles en casse-noisette, le menton sur leur bâton, des filles qui couraient, le tablier au vent, des galopins, la mère au nez ... Jusqu'aux marmots dont le pantillon passe par la fente de la culotte, et jusqu'à l'âne du menuisier, jusqu'au chat du couvent, jusqu'aux oies de l'auberge...

Dodon, la corde au cou, ne semblait pas s'émouvoir. Quand on est dans une folie, le moins fou, c'est encore de la pousser plus avant. Allons toujours. On verra bien! Vive la danse!

« Avant de faire le saut, dit le bourreau, tu as droit à une dernière faveur. Veux-tu fumer une pipette de tabac ou veux-tu boire la goutte?

- Je veux jouer un air sur mon flutiau, dit Dodon, et rien d'autre.

- Accordé.

- Non, non! cria le juge, en se précipitant, non, moi, je ne veux pas!

- Juge, ce serait contre la coutume: ce qu'il a demandé, c'est forcé qu'on le lui accorde.

- Eh bien, alors, fit le juge qui frémissait, qu'on m'attache à l'échelle, et faites de bons nœuds ! »

La marâtre a voulu faire comme le juge : elle s'est fait attacher à la charrette du potier, et les bras et les jambes.

Pendant ce temps, le pied prêt à marquer la cadence, Dodon attendait de jouer .

Tout le monde se poussait autour du gros ormeau. Ils montaient les uns sur les autres, et, tant qu'ils pouvaient, ils tendaient le cou :

« Regarde-le! regarde-le! Qu'est-ce qu'il croit faire? » Ce que Dodon croyait faire, dans le moment, ils l'ont vu.

A peine a-t-il embouché sa musique qu'à ce satané flutiau, toute la place entre en danse : les grands, les gros, les petits, les marmots, - leur pan flotte et vole, vole, allez, à la volette, - les vieilles et leur bâton, les oies et l'aubergiste à trogne rouge, les filles, le baudet, mais par-dessus tout le juge, encordé à l'échelle, et plus encore la marâtre à la charrette, ils gambadent, ils gambillent, à se démantibuler.

Ha, tu la danseras, marâtre,

Par ma foi, tu la danseras!

Et l'échelle aussi, la charrette, quel tournoiement, quelle frénésie de danse ...

Comme ils ont pu, par signes, ils ont tous supplié Dodon d'arrêter ce sabbat. Le juge lui promettait sa grâce.

Dodon a bien voulu mener moins vite la danse. Puis il a fait taire le flutiau. Est tombé le vent de la folie.

Tout en reprenant souffle, le juge, le bourreau, les gens ne demandaient plus qu'une chose : voir Dodon vider de ce lieu.

Vite, ils l'ont expédié dans un autre pays, pays de faînes et de noisettes, pays de pies et d'écureuils. Ils ont fait de Dodon le berger des chèvres sur les côtes, au diable vauvert!

Le conte dit même que plus tard il s'est marié là-haut à la fille de Robin des Bois. Et ce Robin, à leurs noces a fait tellement danser les gens de la montagne qu'un air de danse depuis leur reste dans les oreilles :

Robin des bois, réveille ta musette,

*Nous marierons
Ta fille et mon garçon!*